

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de solidarité ou de soutien.

Claudine Cohen

Aux origines de la domination masculine

Passés composés / Humensis 2025

250 pages, 20 €

Introduction	page 2
Ch 1 Mieux qu'un chien - Les relations entre les sexes selon Darwin	page 2
Ch 2 Alliances de singes - Modèles animaux des relations entre les sexes	page 3
Ch 3 Une domination "par nature" ?	page 6
Ch 4 Exogamie, reproduction, domination	page 10
Ch 5 Au Paléolithique : rôles masculins et féminins	page 12
Ch 6 Masculin/féminin dans l'art paléolithique	page 15
Ch 7 Au Néolithique : pouvoir masculin et sujétion des femmes	page 18
Ch 8 A l'âge du bronze : les fondements du patriarcat	page 22
Ch 9 Qu'est-ce qu'un père ?	page 27
Conclusion	page 30

Introduction

Domination, sexe et pouvoir

Chapitre 1

Mieux qu'un chien, en tout cas - Les relations entre les sexes selon Darwin

Charles Darwin (...) dans *La Descendance de l'homme*, (...) soutient qu'à côté de la sélection naturelle et de la lutte pour la survie, il existe un autre facteur évolutif qui concerne tous les êtres sexués : la compétition pour la reproduction. (...) L'un des enjeux majeurs de *La Descendance de l'homme* est de mettre en lumière, dans le détail du dimorphisme sexuel et du comportement reproductif humain, des caractéristiques et des traits qui appartiennent également à d'autres espèces animales. Ecrire sur la sélection sexuelle chez l'homme signifie donc à la fois présenter un argument général sur un processus qui caractérise l'ensemble du monde sexué et une hypothèse spécifique sur l'évolution humaine.

Dans la plupart des espèces animales, ce sont les femelles qui choisissent les mâles pour s'accoupler et se reproduire. (...) "Les premiers ancêtres de l'homme" (...) en ces temps lointains, hommes et femmes étaient à peu près de même stature, et, comme dans beaucoup d'espèces animales, ce sont les femelles qui choisissaient les mâles avec lesquels elles s'accouplaient, modifiant ainsi par leurs choix répétés certains traits de leur apparence extérieure ou de leur comportement : les caractéristiques de la pilosité, la disposition des dents, la beauté du corps, la douceur de la voix, la capacité du chant, la force, la puissance au combat...

Mais la sélection opérée par les femmes fut limitée aux périodes les plus anciennes. En effet, explique, Darwin, la plus grande vigueur des mâles dut être *acquise*, "soit dans la lutte générale pour l'existence", soit par la sélection *intersexuelle* (les femmes sélectionnant les mâles les mieux à leur goût et les plus capables de les défendre), soit encore par la sélection *intra-sexuelle* (les mâles luttant entre eux pour la possession des femelles). (...) Ainsi envisagée, la différence actuelle de carrure et de force physique entre l'homme et la femme n'est ni un don de la nature, ni le résultat de l'effort et du travail.

"L'homme (...) a donc fini par devenir supérieur à la femme", écrit Darwin. (...) Il reste que les choix féminins ont dominé durant la période la plus ancienne - ou la plus primitive - de notre histoire évolutive.

De cette "double forme de sélection" découle un renversement - et pourrait-on dire, une véritable révolution - : l'espèce humaine présente un des "cas exceptionnels",

parmi les animaux sexués, où "ce sont alors les mâles qui choisissent au lieu d'être l'objet d'un choix ; dans ces cas, les femelles sont plus brillamment décorées que les mâles, - et leurs caractères décoratifs se transmettent exclusivement ou principalement à leur descendance femelle". particularité fort rare parmi les Primates, que l'Homme partage cependant avec "le singe Rhésus".

Darwin reprend un certain nombre de clichés sur les traits propres à chacun des deux sexes : ce qui caractérise la femme (ce qui a été sélectionné par les hommes), c'est la beauté, la capacité de reproduction, et des qualités psychologiques telles que l'affection, l'attention aux enfants. Seuls les hommes sont intelligents, créatifs et capables d'apprendre, et il serait difficile d'obtenir des résultats similaires chez les femmes.

Ses positions peuvent paraître franchement réactionnaires, et du reste il ne manque pas de s'inscrire en faux, dans une note de bas de page, contre le féminisme égalitariste de John Stuart et Harriett Mill. Il faut cependant porter au crédit de Darwin que, dans certaines de ses actions personnelles, il fut ouvert aux revendications féministes : ses échanges épistolaires révèlent une réelle estime pour des femmes, et une sympathie, voire un soutien, à leurs combats.

Reconnaissons à Darwin le mérite d'avoir écrit sur la domination masculine et sur les rôles féminins sans les naturaliser ni les essentialiser ; et d'avoir décrit les relations entre les sexes comme des processus sociaux contingents, variables et réversibles.

Chapitre 2

Alliances de singes - Modèles animaux des relations entre les sexes

Nous partageons avec les Grands Singes qui nous sont les plus proches (les Chimpanzés et les Bonobos) un ancêtre qui vécut il y a environ sept millions d'années. (...) parmi les Primates, c'est avec les "Grands Singes" - Gibbons, Orangs-Outangs, Gorilles, Chimpanzés, Bonobos - que nous possédons le plus d'affinités évolutives. C'est donc à eux qu'il est utile de nous comparer si nous voulons espérer trouver des ressemblances significatives.

Chez les Gibbons, ce sont les femelles qui dominent. Elles choisissent leurs partenaires, et peuvent jouer un rôle central dans la dynamique sociale du groupe. Elles décident des déplacements et sont responsables de la défense du territoire. Ainsi, bien que génétiquement très proches de nous (nous partageons 96% de nos gènes avec eux), les Gibbons semblent ignorer la domination mâle.

Quant aux Orangs-outans, leur ressemblance avec l'Homme a été maintes soulignée. (...) Les adolescents mâles, dès l'âge de 10 ans, exercent couramment des viols sur les jeunes femelles, dont l'isolement favorise les sévices et les pratiques sexuelles agressives : nombreuses sont les naissances issues d'un viol chez les Orangs-outans. Les mâles plus âgés, les "patriarches", possèdent des mœurs plus douces, et lorsque la femelle y est disposée, leurs ébats sexuels durent plusieurs jours ; ils ont pu être décrits comme très sensuel et mettent en œuvre des pratiques - copulation face à face, sexe oral, caresses - assez semblables à celles des humains. (...) Néanmoins, leur mode de vie le plus souvent solitaire s'écarte du caractère fondamentalement social de l'existence humaine.

Les Gorilles sont connus depuis le milieu du 19^e siècle. (...) Leurs comportements ont été étudiés à partir des années 1960, en particulier au Rwanda, par la grande primatologue Dian Fossey, qui fut assassinée par des braconniers sur le terrain en 1985. (...) dans son groupe, le "dos argenté" exerce sa domination sur toutes les femelles, et s'accouple avec elles, parfois face à face, les yeux dans les yeux. (...) Chez les Gorilles, la domination mâle est indéniable, elle peut impliquer des conflits violents entre mâles, mais à l'égard des femelles elle va de pair avec des formes de protection et de sociabilité.

Les Chimpanzés (*Pan troglodytes*) sont des singes de taille moyenne (1,30 m à 1,70 m pour environ 50 kilos) (...). Les Chimpanzés mâles dominent les femelles, un pouvoir qu'ils acquièrent par le biais de violences entre mâles d'un même groupe. Ces violences vont jusqu'au meurtre ou à de terribles mutilations. Le "mâle alpha" règne sur les femelles, comme sur les autres mâles du groupe. Au moment du rut (la tumescence de la vulve accompagnée d'odeurs excitantes pour le mâle), les mâles rivalisent pour la possession des femelles, leur offrant de la nourriture ou des jeux, et copulent avec elles les uns après les autres. Il appartient au mâle dominant de copuler au moment de la plus forte excitation, qui coïncide avec l'ovulation.

Les Chimpanzés maintiennent leur pouvoir sexuel sur les femelles par des comportements d'intimidation, des gestes, des postures, des morsures, des menaces. Les mâles ne s'en prennent pas seulement aux femelles, mais aussi à leurs petits : l'infanticide n'est pas rare lorsqu'un Chimpanzé veut s'approprier une femelle qui allaite. Une fois l'enfant écarté, celle-ci se soumet à lui. Cependant, les guenons peuvent copuler ailleurs, entretenant ainsi des liens sociaux avec d'autres mâles : il y a une polyandrie informelle.

Les Bonobos, quoiqu'étroitement apparentés aux Chimpanzés, dont ils se sont différenciés il y a environ 1 millions d'années, ont des mœurs généralement plus

paisibles. (...) dans ces groupes, ce sont généralement les femelles qui occupent une place centrale : elles détiennent un pouvoir social supérieur, au point qu'on a peu parlé de "matriarcat". Les matriarches et leurs filles, lorsqu'elles s'associent avec d'autres femelles, forment des coalitions qui leur permettent de contester et parfois de dominer les mâles. Elles créent ainsi une structure où le pouvoir est partagé de manière plus égalitaire entre les sexes que chez les Chimpanzés.

L'un des traits les plus remarquables chez les Bonobos est leur usage de la sexualité pour résoudre les tensions sociales. Chez eux, la copulation n'est pas seulement une activité de reproduction, mais aussi un moyen de renforcer leurs liens, d'apaiser les conflits ou d'établir des alliances. Leurs relations sexuelles ne se limitent pas au coït, ni à des échanges strictement hétérosexuels. Elles incluent le contacta génital entre individus d'un même sexe comme moyen de réguler les rapports de pouvoir et de domination. Ainsi le contact "croupe à croupe" - frottement mutuel du scrotum - entre mâles est un "geste de conciliation". Il est courant que des femelles engagent des copulations avec d'autres femelles pour calmer les tensions, former des liens ou renforcer des alliances. Ce renforcement des liens sociaux réduit les conflits et les compétitions.

Les rapports entre les sexes chez les Bonobos se caractérisent donc par une structure sociale à dominante matriarcale, et il n'est pas rare que des femelles "attaquent" violemment des mâles et les mordent jusqu'à les mutiler.

Leur organisation sociale remarquable, dans laquelle la sexualité joue un rôle central, rend possibles des comportements de partage, de solidarité et de régulation pacifique des conflits par le sexe. Ils offrent un modèle de structure sociale où les rapports entre les sexes sont généralement moins conflictuels, plus fluides et plus harmonieux que chez les Chimpanzés - peut-être aussi que chez les Hommes.

Les Chimpanzés et les Bonobos sont, parmi les cinq groupes de Grands Singes, ceux qui sont génétiquement les plus proches de l'Homme : nous partageons avec eux près de 99% de nos gènes.

L'agressivité des Chimpanzés, le matriarcat des Bonobos, la solitude et les comportements violents des Orangs, la puissance dominante du "dos argenté" chez les Gorilles, la fidélité des Gibbons, rien de cela ne nous donne une image uniforme, ni directement transposable à ce que nous sommes.

Plus la femelle est isolée, plus les mâles ont de pouvoir sur elle, et plus ils peuvent exercer diverses formes de coercition. Chez les Orangs et les Chimpanzés, les femelles isolées sont souvent confrontées à un groupe de mâles alliés entre eux. Le

contre-exemple des Bonobos montre que les femelles qui tissent des alliances entre elles parviennent à imposer aux mâles un pouvoir, voire une domination.

Cette comparaison de différentes situations d'alliances dans les sociétés simiennes et humaines donne des indices sur les modes de relations entre les sexes qui pouvaient exister dans les sociétés humaines les plus anciennes, et nous persuade de ne pas rechercher un mode unique de domination, mais d'imaginer au contraire une variété d'interactions possibles entre hommes et femmes à travers le temps, depuis le lointain de la Préhistoire humaine. (...) Si donc on tente de penser les origines de la domination masculine à partir de l'observation des espèces animales, il convient de tenir compte de phénomènes sociaux particuliers, qui sont exacerbés chez l'Homme - les alliances d'un côté, l'isolement de l'autre.

Chapitre 3

Une domination "par nature" ?

L'Homme est en effet tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagements, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer.

Sigmund Freud, en 1930, voyait dans l'agressivité une tendance naturelle, un instinct profondément inscrit dans le psychisme humain. Bien avant lui, Blaise Pascal affirmait que le désir de dominer est une constante de l'humain : "Tout ce qui est au monde est concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie".

Toute société humaine est fondée sur le rapport de l'individu au groupe, sur l'entraide mutuelle, sur des relations d'échange et de partage, d'altruisme et de coopération. Pourtant, la violence, l'agressivité, la brutalité y existent aussi, et ces comportements sont plus souvent masculins : c'est l'homme qui viole, qui tue, qui fait la guerre.

Freud lui-même voyait la femme comme un homme déficient, voire comme un être inachevé. Le propre du féminin serait de se fermer, de se protéger : parmi les règles de bienséance imposées aux filles dans les sociétés occidentales, l'attitude acceptable est celle de la clôture, bras croisés sur la poitrine, jambes serrées, constituant ainsi une barrière protégeant le sexe - contrastant en cela avec le déploiement masculin : jambes écartées, sexe offert.

Une violence "naturelle", née de l'impossibilité de réfréner ses instincts, pourrait-elle justifier l'existence de la domination masculine comme phénomène socialisé, institutionnalisé ? L'emprise exercée sur les femmes est le contrôle d'un objet de plaisir en même temps que de la reproduction. (...) La domination des femmes qui accompagné l'exercice de la sexualité masculine s'exprime dans le langage même - la séduction est perçue comme une "conquête" et l'acte sexuel comme une appropriation, une "possession".

Sans doute les pratiques et les représentations de la sexualité sont-elles infiniment variables selon les sociétés et les cultures. On peut cependant soupçonner qu'elles furent presque toujours le lieu d'une domination.

Darwin admettait que les deux sexes étaient à l'origine de stature égale. Chez les représentants anciens du genre *Homo*, on n'observe guère de dimorphisme sexuel prononcé, ni chez les *erectus*, ni chez les Néandertaliens, ni souvent chez les *sapiens* du Paléolithique supérieur. Au début du néolithique, la stature des deux sexes diminue - sans doute en rapport avec les transformations des modes de subsistance, et des conditions de vie qui s'imposent alors. Aux périodes plus tardives du Néolithique, les analyses ostéologiques montrent que, dans certains sites, la différenciation morphologique entre les sexes devient plus marquée : ce phénomène pourrait traduire une hiérarchie qui se creuse entre hommes et femmes. L'accentuation du dimorphisme sexuel est-elle l'effet des mauvais traitements infligés par les hommes, ou d'une sélection sexuelle qui se porte de façon privilégiée sur les femmes plus graciles ? L'accès réduit aux ressources et aux protéines, surtout au cours de la grossesse, aggrave une fragilité préjudiciable aux femmes.

L'erreur de la sociobiologie fut de vouloir situer les relations entre hommes et femmes sur le seul plan biologique et interindividuel. Dans l'humanité, les relations entre les sexes sont prises dans un ensemble de règles qui les structurent au plan culturel et social. De plus, les comportements genrés ne sont pas identiques partout : ainsi peut-on mettre l'accent dans les manifestations de la domination des hommes au cours de l'histoire humaine en fonction des situations sociales, de la structure des groupes, et des cadres établis pour canaliser et normer les rapports sociaux.

S'il faut identifier un trait physiologique majeur déterminant le comportement sexuel - et social - humain, soulignons le fait que notre espèce est la seule chez qui l'ovulation qui rythme la vie hormonale des femmes est cachée, alors que "chez d'autres primates elle s'expose et joue le rôle d'un signal social fort". (...) Dans l'espèce humaine, les manifestations visibles et olfactives de l'œstrus ont disparu : l'ovulation ne se manifeste chez la femme ni visuellement ni par d'autres signaux. Dès lors, les

relations sexuelles sont possibles en permanence, et aucun rythme n'est imposé à la sexualité.

La station verticale, en faisant disparaître la vulve sous le corps, masquait chez la femme les signes de l'œstrus à la vue et à l'odorat du mâle, tout en mettant en valeur d'autres parties du corps - seins et fesses en particulier. La stimulation sexuelle chez l'homme change radicalement de nature : elle peut être suscitée par d'autres caractères féminins (proéminence des seins, des fesses, régression de la pilosité) et de ce fait les zones érogènes se multiplient (ou s'étendent) à la surface du corps.

L'attirance entre les sexes se déplace aussi vers d'autres traits de séduction, pas seulement physiques, mais moraux, intellectuels, sociaux... et se situe plutôt du côté de l'imaginaire et du symbolique.

De fait, ce sont les formes de nos pratiques, de nos désirs, de nos interdits sexuels qui constituent la base de notre psychisme, et le fondement de nos sociétés. A ces traits s'ajoute une caractéristique essentielle de la sexualité humaine : le fait qu'étant permanente, elle n'est pas entièrement vouée à la reproduction. Elle s'est trouvée, très tôt sans doute, disjointe des mécanismes de la reproduction biologique de l'espèce, opérant une possible disjonction entre "sexualité- désir et sexualité- reproduction". Ce trait inscrit, dès les époques les plus anciennes, la sexualité dans l'ordre du social. D'où la faiblesse des thèses qui voudraient réduire le comportement sexuel humain à des stratégies reproductives ou encore considérer les individus comme simples porteurs de gènes au service de leur propre reproduction et de celle de l'espèce.

Le sociologue français Bernard Lahire, se proposant de dégager des lois des sociétés humaines fondées sur des invariances biologiques, centre une grande partie de ses analyses sur ce phénomène de l'altricialité secondaire - ce mot désigne "la grande prématurité du bébé humain, la longue phase de développement extra-utérin, dans des cadres socialement structurés, et l'allongement de la période de dépendance (ou d'absence d'autonomie) de l'enfant, et même de l'adolescent, vis-à-vis des adultes".

Cette dépendance rend nécessaire une certaine stabilité du groupe familial et impose de nombreuses contraintes à l'humain - singulièrement aux femmes : sans doute, leur capacité de procréer leur confère-t-elle un pouvoir "exorbitant", mais ce pouvoir s'accompagne de lourdes charges liées à l'allaitement, aux soins et au portage des enfants, qui limitent leur mobilité et leurs capacités d'action.

La domination masculine serait une conséquence de la longue proximité des femmes et des enfants qu'elles élèvent : "le rapport de domination hommes-femme (...)

est lui-même fortement dépendant du rapport parent-enfant", écrit Lahire. Il existerait selon lui une "association des femmes au pôle de dépendance", qui ferait "détéindre" l'infériorité de l'enfant sur le statut de la femme dont il est la charge. Cette infériorisation-infantilisation de la femme-mère forcément vulnérable serait selon Lahire un des ressorts essentiels de la domination masculine.

Cette explication paraît courte. Certes, "l'inachèvement" de l'enfant à la naissance est un des traits fondamentaux de l'humain, et rend les soins apportés par les adultes nécessaires : cependant, on peut considérer que, loin d'infantiliser définitivement les femmes, cette dépendance ouvre plutôt un large éventail de possibilités quant aux rapports entre l'enfant et son environnement social.

Plus généralement, réduire les rôles féminins à la reproduction et au soin des enfants, et y voir la cause même de la domination masculine, c'est penser la hiérarchie des sexes comme un phénomène quasi naturel (...) faisant ainsi l'impasse sur toute l'histoire des civilisations humaines au cours desquelles se sont déployées les formes les plus diversifiées de la famille et des relations entre parents et enfants.

La primatologue Sarah Blaffer Hrdy, s'appuyant elle aussi sur des constantes biologiques, aboutit à des conclusions différentes. Dans l'espèce humaine, souligne-t-elle, contrairement aux Grands Singes, c'est la *famille élargie* qui constitue le milieu privilégié de l'enfant. (...) Sarah Hrdy souligne la spécificité du rôle des femmes dans l'hominisation en tant que vecteur d'altruisme et d'empathie. Selon elle, l'altruisme découlerait en grande partie, dans l'espèce humaine, de l'adaptation des mères à la charge d'élever des enfants qui restent longtemps fragiles et incapables de subvenir à leurs propres besoins. Le dévouement maternel serait un instinct favorisé par les hormones sécrétées lors de l'accouchement et de l'allaitement.

De façon symétrique, dans l'attachement qui se crée entre l'enfant et le père, il existerait, par-delà les déterminations sociales, des facteurs physiologiques, voire neurophysiologiques : il faut invoquer, ici encore, le rôle des hormones. L'ocytocine, sécrétée chez la femme, l'allaitement et la succion du sein, est aussi sécrétée chez d'autres individus (y compris mâles) s'ils entretiennent une relation proche avec un nouveau-né.

La célèbre Vénus de Willendorf, trouvée dans la vallée du Danube, en Autriche, par Josef Szombathy en 1908, dont les seins lourds et le milieu du corps généreux peuvent être interprétés de manière plausible comme illustrant une condition post-ménopausée, rendant ainsi hommage aux femmes déjà mûres, garantes de la perpétuation des savoirs, des valeurs et des traditions. Il est probable en effet que les sociétés du Paléolithique supérieur attribuaient une valeur particulière aux femmes plus

âgées pour leur rôle dans la protection et l'unification des générations familiales, pour leur incarnation de la sagesse, pour leur contribution au succès du groupe.

La perte des signes perceptibles de l'œstrus d'une part, l'inachèvement de l'enfant d'autre part, ont pu jouer un rôle majeur, en façonnant les structures du groupe et les formes même de la famille. Il s'agit de phénomènes ancrés dans des traits physiologiques, mais dont les effets sociaux sont riches et multiples.

On ne saurait donc légitimer la domination des hommes sur les femmes par les impératifs de leurs "pulsions", puisque ce sont précisément ces actes instinctifs que canalise toute société, au travers des règles de comportement et de parenté. Ces règles sont apparues très tôt dans l'histoire de l'humanité, sans doute au moment où la sexualité elle-même s'est trouvée en prise à une véritable révolution : la possibilité de sa permanence.

Chapitre 4

Exogamie, reproduction, domination

En 1865, le juriste écossais John Ferguson McLennan avait (...) situé l'exogamie au fondement de toutes les sociétés humaines, forgeant ainsi une notion qui fut largement reprise dans l'anthropologie de son temps. (...) La "capture des femmes" (...) ce "rapt rituel" subsiste symboliquement comme une composante traditionnelle du mariage dans certaines sociétés actuelles : le nouveau marié "enlève" l'épousée dans ses bras pour lui faire franchir le seuil de la maison.

L'échange des femmes peut (...) engager une entente entre différentes populations, et cimenter leurs liens (...) Levi-Strauss (...) voyant dans ces échanges réciproques le fondement de toute alliance matrimoniale. Notons cependant que cette alliance constitue de fait une entente entre les hommes aux dépens des femmes.

Les femmes quant à elles, isolées de leur famille et privées des soutiens dont elles bénéficiaient, se trouvent confrontées à un groupe nouveau, et particulièrement à des hommes unis par de multiples liens de parenté, d'alliances et de complicité.

L'exogamie installe ainsi dès les origines des sociétés humaines une hiérarchie marquée par la domination des hommes sur les femmes : Françoise Héritier considère que cette domination est un des "piliers" des sociétés humaines, la matrice des schèmes mentaux qui modèlent notre psychisme, nos pensées et nos actes, et qui fonde un système de valeurs sur des dualités hiérarchisées, dont l'opposition entre

masculin et féminin tient lieu de paradigme. (...) la domination s'institutionnalise avec l'établissement des règles sociales et des règles de parenté.

L'exogamie est attestée chez ces populations anciennes par différents types de preuves, archéologiques (circulations d'objets d'une population à l'autre), anthropologiques (mélanges de populations attestés par les vestiges osseux), chimiques (étude des isotopes du strontium dans les os ou les dents) ou génétiques (études de l'ADN ancien). Ainsi l'analyse de l'ADN mitochondrial menée en 2010 sur un groupe de douze individus néandertaliens dans la grotte d'El Sidron (Espagne) a mis en évidence le fait que "les trois hommes adultes sont issus de la même lignée, tandis que l'ADN mitochondrial des trois femmes adultes provient de trois lignées différentes" : d'où on peut conclure que des pratiques d'exogamie et de patrilocalité existaient déjà chez les néandertaliens.

Le mystère de la procréation est un point central dans la construction des rapports hiérarchiques entre hommes et femmes : le fait que la reproduction soit le privilège des femmes conduit les hommes à les surveiller, les contrôler, les dominer. Française Héritier émet l'hypothèse d'une "jalousie" des hommes vis-à-vis de la faculté propre aux femmes de procréer, lisible dans les représentations et les mythes. Un des secrets de la domination masculine serait qu'elle s'inscrit sur fond, non pas de domination naturelle, mais de rivalité.

Plus que d'un trait psychologique, il s'agit d'une volonté de déposséder les femmes de ce qui les caractérise. On peut noter que cette interprétation renverse celle de Freud : pour la psychanalyse, c'est la femme qui souffre de l'"envie de pénis" - à la place du sexe viril elle ne se reconnaît qu'un manque, par lequel elle se définit. mais à l'inverse, on peut situer les comportements masculins à l'égard des femmes en rapport avec un manque qui leur est propre : leur incapacité à procréer.

Il est vraisemblable que dès le Paléolithique les femmes ont cultivé des pouvoirs spirituels ou magiques en lien avec la reproduction, la maternité et l'éducation des enfants. Ce pouvoir féminin est attesté archéologiquement par les amulettes que l'on trouve au Gravettien, au Solutréen et au Magdalénien - figurines sculptées représentant schématiquement des femmes, le plus souvent enceintes, percées pour être portées en pendentif. (...) Le fait que les rythmes physiologiques féminins correspondent dans leur durée aux cycles de la lune a pu ajouter une dimension symbolique à leurs pouvoirs.

Dans son enquête ethnographique chez les Baruya de Nouvelle-Guinée, un peuple sédentaire de chasseurs, d'agriculteurs et d'éleveurs de porcs, Maurice Godelier montre que le rôle des femmes dans la "production" des enfants mâles est complètement dénié, et jusqu'à leur capacité de procréation. Si dans les

représentations admises chez les Baruya, les filles naissent des femmes et sont élevées par elles, la "mise au monde" des garçons, c'est-à-dire leur élévation à l'état d'homme, exige une seconde naissance symbolique et un "allaitement" par des hommes : car ce sont les jeunes hommes qui "donnent vie" au garçon, par des pratiques de fellation qui le "nourrissent" de leur sperme jusqu'à ce qu'il soit lui-même en état de perpétuer cette pratique. C'est alors seulement qu'il sera capable de féconder une femme et d'engendrer un fils, grâce au "lait" reçu de la communauté des hommes. (...) Ajoutons que ces représentations imaginaires se retrouvent chez d'autres peuples, où la fellation et la multiplication des rapports sexuels pendant la grossesse sont destinés à faire absorber aux femmes le "lait" masculin pour être capables d'en produire à leur tour.

Ce qui est perpétué depuis la plus lointaine Préhistoire, ce ne sont pas seulement les gènes, ce sont aussi les groupes sociaux et leurs cadres, leurs traditions, leurs cultures, leurs interdits et leurs règles. Toute société humaine exige une collaboration et des échanges entre ses membres.

Chapitre 5

Au Paléolithique : rôles masculins et féminins

Aux temps de la Préhistoire comme aujourd'hui, c'est la structure de la société qui détermine la condition des hommes et des femmes en leur sein. Il faut considérer les sociétés paléolithiques comme des groupes sociaux à part entière, dans lesquels les relations de genre sont portées par des valeurs qui leur sont propres.

La chasse, longtemps attribuée aux seuls hommes a (...) l'évidence d'une activité noble, généreuse, pourvoyeuse essentielle de la subsistance du groupe. Les images épiques des grands chasseurs à la poursuite du gros gibier font partie des poncifs de l'imagerie préhistorique.

Au cours des années 1970, des anthropologues féministes voulurent dénoncer les préjugés d'une telle construction. (...) Il s'agissait pour elles de la chasse n'est pas le moteur premier de la genèse humaine, car ce n'est que tard dans son histoire que l'humanité a acquis la capacité de la chasse aux animaux : pendant longtemps, le moyen principal de se procurer des protéines animales fut le charognage.

La chasse humaine est en réalité une activité complexe et composite. Elle implique la maîtrise de différents savoir-faire - guetter le gibier, le poursuivre, le rabattre et le tuer, le dépecer - qui nécessitent des aptitudes, des gestes et des outils différents. Il se peut d'autre part que la capacité de chasser avec des armes sophistiquées se soit

formée sur la base d'une habileté technique acquise au cours d'autres activités, notamment celle de la collecte.

Chez les chasseurs-cueilleurs actuels, les femmes participent à la chasse, en rabattant ou poursuivant l'animal, en découpant les carcasses. De puissants interdits les écartent de certains actes, comme celui de mettre à mort en perçant la chair, en versant le sang : ces interdits seraient quasi universels, en rapport avec le fait que le corps des femmes est traversé par des écoulements de sang (lors des règles ou de l'accouchement) : symboliquement celui qui donne la vie ne peut donner la mort. Ces interdits souffrent pourtant des exceptions : il existe des sociétés où les femmes tirent à l'arc et abattent le gibier - et où le sang des menstrues, loin d'être impur, est valorisé comme force de vie et facteur de transmission.

Dans beaucoup de groupes de chasseurs-cueilleurs, seulement 30% de la nourriture dépend de cette activité, le reste étant partagé entre la cueillette, la pêche, le charognage, le ramassage des œufs, des insectes, des coquillages, des petits animaux pris au piège. La plupart de ces activités sont généralement dévolues aux femmes.

La préhistoire expérimentale, qui identifie par l'exercice de la taille des outils les gestes et les modalités de leur fabrication, montre que le débitage du silex exige plus d'adresse que de puissance musculaire, et peut être pratiqué avec succès par les femmes. (...) A tout le moins, les innombrables éclats de silex utilisés que l'on trouve sur de nombreux sites, y compris sur le sol des habitats, et dont on a prouvé qu'ils étaient utilisés pour toutes sortes d'usages quotidiens (raclage des peaux, épluchage, écaillage, etc.), pourraient bien témoigner de leurs activités.

Expertes dans l'art de sélectionner les graines, les baies, les plantes et les herbes, les femmes ont pu acquérir des savoirs sur leurs vertus. La connaissance des plantes médicinales fit peut-être d'elles des guérisseuses, des chamanes. Le travail des fibres est dans beaucoup de cultures traditionnelles dévolu aux femmes, et il se peut fort qu'elles aient inventé la fabrication des paniers qu'exigent le portage des enfants et la cueillette, la fabrication des cordes, dont attestent maintes figurations féminines dès le Gravettien, et qu'elles aient pratiqué l'art du tissage dont témoignent les parures et les vêtements du Paléolithique supérieur : ainsi, la résille qui coiffe la *Dame à la Capuche* de Brassempouy, le "page" de la vénus de Lespugue, les ceintures des Vénus de calcaire de Kostienki.

La pêche au filet pouvait être aisément pratiquée par des femmes, dès lors qu'elles en maîtrisaient les techniques de fabrication à partir de fibres végétales ou animales. Le ramassage des coquillages, qui s'apparente dans sa gestuelle et dans les instruments mobilisés à la cueillette des végétaux, est une activité couramment

pratiquée par les femmes des peuples littoraux et a pu fournir à ces groupes une quantité appréciable de protéines.

Selon l'archéologue américain Dean Snow, les mains dessinées au pochoir qui entourent ma célèbre figure de cheval de la grotte de Pech Merle (dans le Lot), datée de 25 000 BP, seraient pour la plupart celles de femmes : cela signe-t-il ce panneau comme une œuvre féminine ? (...) De telles conclusions (qui restent discutées) permettraient de mettre en cause la vision traditionnelle de l'art paléolithique comme une réalisation exclusivement masculine, et de démystifier un des présupposés qui semblaient insurmontables en ce qui concerne la différence des rôles sexués dans les sociétés de la Préhistoire.

L'homme de Menton est désormais la "Dame de Cavillon"... Plusieurs sépultures similaires ont été découvertes durant la même période du Paléolithique supérieur italien. Ces exemples confirment que la robustesse n'était pas le privilège des hommes et que les signes de prestige pouvaient, en cette période du Gravettien, être associés aux femmes.

A d'autres époque et dans d'autres localités du Paléolithique supérieur, les restes osseux féminins portent des traces témoignant de violences. Au site magdalénien de Sorde, dans les Landes, un squelette féminin "comporte une lésion du pariétal droit", effet d'un coup violent porté sur la tête. Et dans une grotte de Sicile (San Teodoro) une armature de silex était venue se loger dans la partie droite du bassin d'une jeune femme, vers 12 000 avant notre ère. (...) Ces témoignages sont peu nombreux, mais étant donné la rareté des vestiges paléolithiques, on ne peut exclure l'existence de pratiques brutales à l'égard des femmes au Paléolithique.

Le discours sur la Préhistoire est depuis plus de cent cinquante ans traversé de poncifs qui disent l'abaissement des femmes, leur passivité et les mauvais traitements qu'elles durent supporter au Paléolithique. Cependant, les témoignages ethnographiques tendent à montrer que les sociétés nomades de chasseurs-cueilleurs sont relativement égalitaires, au moins en ce qui concerne la distribution des tâches et l'accès à la subsistance.

Comme toutes les sociétés humaines, les sociétés préhistoriques étaient régulées par des normes et des interdits. Il est donc peu probable qu'elles aient donné libre cours au déchaînement d'instincts débridés, même si les rites, la guerre ou la chasse ont pu servir d'exutoire à l'agressivité individuelle. Cela n'exclut toutefois pas que certaines formes de violence masculine, individuelles ou collectives, aient pu être perpétrées à l'encontre des femmes.

Chapitre 6

Masculin/féminin dans l'art paléolithique

L'association d'un corps d'allure masculine à une tête animale est récurrente dans les figurations dessinées, gravées ou peintes de l'art paléolithique. (...) A Lascaux, la "scène du puits" met en scène un homme à la silhouette schématique tombant à la renverse, le sexe en érection, devant l'assaut d'un bison qui le charge en perdant ses entrailles. L'homme a une tête d'oiseau stylisée, et son propulseur, à son côté, se termine aussi en une figuration schématique d'oiseau.

On ne dénombre pas moins de sept gravures figurant des "hommes-oiseaux" dans les décors de la grotte d'Altamira. L'association de représentations masculines avec différentes espèces animales (oiseau, félin, herbivore) est une constante, sans nul doute, significative. Les têtes animales pourraient figurer des masques cérémoniels, faisant symboliquement le lien entre le monde humain et le monde animal. Elles pourraient aussi évoquer des clans dont l'appartenance est symbolisée par une espèce animale.

Dans les versions les plus schématiques, l'homme se reconnaît par son sexe, pénis apparent ou phallus dressé. (...) Cependant, le visage n'est presque jamais figuré. On ne connaît dans tout l'art paléolithique que quelques visages masculins sommairement dessinés comme un cercle portant deux yeux ronds et un nez en pied de marmite. (...) L'idée du chamanisme dans l'art paléolithique, proposée par l'archéologue sud-africain David Lewis-Williams et défendue en France par Jean Clottes, a reçu une réception mitigée de la part d'archéologues spécialistes de l'art paléolithique.

Les figures masculines coexistent dans l'art paléolithique avec des statuettes féminines (...) des figures taillées dans l'ivoire de petite taille, représentant des femmes, généralement sans tête, aux caractéristiques sexuelles (vulve, ventre, seins) extraordinairement soulignées.

Une centaine de ces statuettes féminines (elles dépassent rarement 15 centimètres de haut) sculptées en ronde-bosse ou en bas-relief sont connues aujourd'hui. La plupart de ces figurations féminines ne présentent que la partie centrale de leur corps. le dessin de leurs bras, de leurs mains ou de l'extrémité des jambes semble négligé par l'artiste. (...) mais dans les corps nus de ces femmes, les attributs sexuels, la courbe des seins, la proéminence du ventre et des fesses, la fente de la vulve, sont extraordinairement soulignés.

Aux périodes plus récentes du Magdalénien (18 000 à 12 000 BP), des figurines gravées ou sculptées au corps plus svelte offrent des attitudes moins hiératiques. Mais le milieu du corps, le ventre, les seins et la vulve sont toujours mis en évidence.

L'interprétation de ces figurines comme l'incarnation d'une "Grande déesse" qui aurait réglé sans partage dans la religion de nos ancêtres a été abondamment critiquée. Bien des études montrent qu'il s'agit plutôt d'un fantasme de préhistorien que de la traduction d'une supposée "religion" préhistorique.

Jean-Paul Demoule à son tour reprend l'idée que ces vénus matérialisent des fantasmes et les désirs masculins, et pourraient bien être l'expression du pouvoir mâle sur les femmes. Une thèse que développe Alain Testart : "... partout, dans toutes les sociétés connues, ce sont les hommes qui manipulent les images des femmes, tout particulièrement de femmes dénudées, et ceci n'est pas le signe d'une quelconque prépondérance féminine, mais seulement une des traductions les plus ordinaires de la domination masculine." On peut cependant nuancer ces généralités : d'une part, ces étranges figurines semblent bien avoir une portée symbolique qui dépasse la simple expression du désir. D'autre part (...) d'autres figurines semblent destinées à des usages plus quotidiens, féminins sans doute.

Celles qui représentent des femmes enceintes portent souvent un trou ou un anneau à leur sommet permettant de les porter en pendentifs, pour protéger la grossesse ou l'accouchement : un usage féminin qui n'implique pas nécessairement une magie de fécondité, mais pourrait refléter le besoin pour les femmes de se protéger lors d'un épisode de leur vie lourd de périls. Dans cette hypothèse, il est probable que ces objets aient été fabriqués par des femmes pour leur usage personnel.

On connaît au Paléolithique supérieur nombre de sculptures représentant des sexes masculins. (...) Ici encore, on peut s'interroger sur l'utilité de ces objets. Il se peut que ces représentations aient eu pour but de révéler des secrets, les mystères de l'intimité. Cette révélation pourrait s'adresser aux jeunes filles, les objets phalliques pouvant être utilisés pour la défloration ou encore comme godemichets ; ou aux jeunes hommes, initiés, grâce aux figurines, aux mystères du sexe féminin et du corps féminin...

André Leroi-Gourhan s'est employé à classer l'ensemble des signes et des figures de l'art pariétal, mettant en évidence des symboles masculins et féminins qui évoluent parallèlement vers l'abstraction tout au long du développement de l'art paléolithique. Il a proposé d'interpréter ces signes géométriques comme répondant au couple masculin/féminin : d'un côté, les "figures ovales, triangulaires, scutiformes, pectiniformes, en grille ou claviformes" dériveraient de la figure d'un corps de femme ou

du sexe féminin. D'un autre côté, "les signes à rameaux, en bâtonnets, en doubles lignes, en séries de points", seraient dérivés de la silhouette de l'homme ou du phallus. Les représentations réalistes d'animaux sont également interprétées comme des symboles, et leur organisation spatiale redouble la dualité des signes : ainsi, l'association des symboles féminins avec le bison en fait un couple de valeur féminine, tandis que les symboles masculins sont systématiquement associés à l'image du cheval. Les couples animaux-signes, et leurs associations répétées rythmiquement sur les parois des grottes, évoqueraient un monde mythique centré sur la symbolique de la dualité des sexes.

Alain Testart a souligné à son tour l'attention portée par les peintres paléolithiques à l'émergence de formes animales dans les creux et reliefs des parois. Pour lui, ces pratiques renvoient à une compréhension mythique du monde. Dans cette interprétation, la figure féminine tient une place cruciale : elle évoque la gestation, le mystère de la procréation, l'engendrement des êtres. La grotte est une figure utérine, une matrice. Cette idée n'est pas neuve, Testart la systématise pour ancrer la symbolique de l'art paléolithique dans une vision mythique et totémique du monde.

Jean-Loïc Le Quellec (...) voit dans la grotte ornée paléolithique la matérialisation de mythes qui en font symboliquement une origine du monde de l'humain. Michel Lorblanchet, dans un livre intitulé *Naissance de la vie*, a proposé lui aussi une lecture matricielle de la grotte ornée et des figures qu'elle porte. (...) Il dégage l'idée que la grotte elle-même est, pour ceux qui ont laissé leurs traces sur ses parois, un ventre fertile, un lieu mythique d'où émerge la vie. Ainsi, les spécialistes de l'art paléolithique paraissent aujourd'hui s'accorder pour reconnaître, à l'œuvre dans la signification de l'art pariétal, la représentation d'un pouvoir caractérisé comme féminin : celui de faire naître, de mettre au monde des êtres et du sens.

Il n'est pas rare (...) qu'une figurine aux seins lourds, et au sexe évidemment féminin, révèle dans sa silhouette générale la forme d'un sexe d'homme en érection. "L'image inattendue jaillit vers le regard ébahi du spectateur. C'est un secret et celui qui l'a découvert, le garde ou le divulgue..." (...) Des artistes, comme Hans Holbein au 16^e siècle (*Les Ambassadeurs*) et surtout Maurits Cornelis Escher au 20^e, ont utilisé l'anamorphose dans leurs œuvres dessinées ou picturales. Nous développerons ici l'idée d'une anamorphose volontaire des images sexuées dans l'art du Paléolithique supérieur.

Bon nombre de figurations féminines paléolithiques jouent avec virtuosité de cette ambivalence. (...) La Vénus de la grotte Chauvet au triangle pubien dessiné et à la vulve profondément incisée, peinte sur un pendant rocheux de forme phallique, offre, aux origines mêmes de la peinture paléolithique occidentale une conjonction entre le

sexe féminin et masculin. (...) La Vénus de Sireuil, sculptée dans une pierre calcaire translucide de couleur blonde soigneusement polie, représente de profil une femme juvénile au torse cambré, agenouillée ; vue de face, elle donne à voir avec un réalisme saisissant un phallus en érection pourvu de tous ses attributs anatomiques.

L'ambiguïté, ménagée avec un soin remarquable, de certaines figures réunissant les deux sexes en une seule image ou en un seul objet nous oblige à interroger la signification que pouvait revêtir, pour les Paléolithique, la différence des sexes. Nous pouvons soupçonner que ce que les intéressait, ce n'était pas seulement la dualité, la différence, la disjonction, mais aussi la complémentarité, la conjonction, la rencontre, l'union des sexes : non seulement celle qui se réalise dans l'acte sexuel (celui-ci n'est guère représenté dans l'art paléolithique), mais aussi celle qui opère un apparemment profond par la pénétration d'une forme dans l'autre, d'un être dans l'autre. (...) Ainsi la relation de l'homme et de la femme au Paléolithique pourrait-elle relever tout à la fois d'un dualisme essentiel et d'une ontologie profondément moniste.

Chapitre 7

Au Néolithique : pouvoir masculin et sujétion des femmes

A partir d'environ 12 000 BP, le réchauffement du climat marque la fin du Pléistocène et le début de l'Holocène. Les grands animaux quaternaires s'éteignent et, dans nos régions, à la toundra succèdent des paysages de forêts. De nouvelles cultures humaines, fondées sur un rapport différent à la nature et à ses ressources, naissent, et se diffusent à partir du Proche-Orient.

Traditionnellement adonnées à la cueillette, connaissant les graines, les terres fertiles et les rythmes de croissance des végétaux, les femmes ont pu s'adonner à la culture des plantes. (...) Ces rôles féminins n'impliquent aucunement un "gouvernement des femmes" dans les sociétés néolithiques. Si l'horticulture fut un mode très ancien de la domestication des plantes, et si la houe de bois fut sans doute le premier instrument agricole, l'invention de l'attelage et celle de l'araire au soc de métal durent marquer le passage d'un statut relativement favorable des femmes à une condition dominée par les hommes.

De même, au-delà des pratiques d'appivoisement, la domestication exigeait d'autres techniques d'asservissement des animaux et put s'accompagner de nouveaux modes de sujétion exercés sur les femmes : travaux de force, claustration, interdiction de l'accès à des aliments, et à des lieux particuliers. L'inégalité des sexes qui se perpétue jusqu'à nos jours dans beaucoup de cultures agropastorales pourrait remonter

à cette période où se met en place et se développe l'économie de production, avec tous les changements sociaux et idéologiques qu'elle implique.

L'exploration du site de Göbekli Tepe en Turquie, à partir de 1995, suscita une véritable révolution sur cette période en livrant des vestiges, parfaitement bien conservés depuis plus de 11 000 ans, d'un monde de chasseurs-cueilleurs évoluant vers la sédentarité, dont les expressions symboliques sont dominées par les figures de la virilité. De grands piliers en T constituent les pourtours de ce qui apparaît comme des temples à l'architecture monumentale : ils incarnent des représentations d'homme dressés. Sur leurs surfaces sont sculptés en relief des figures animales (souvent des animaux dangereux : vautours, scorpions, tigres) et humaines (viriles).

Ces décors révèlent une prépondérance de représentations d'animaux mâles au sexe en érection, d'hommes sexués et d'images phalliques. (...) Une sculpture représente un homme qui tient son sexe en érection, et une statue figure un personnage au buste sans bras et au phallus dressé. A l'aube des temps néolithiques, ces images viriles (qui ne s'accompagnent pas, semble-t-il, d'équivalents féminins) paraissent des signes non ambigus d'une prééminence masculine. La fin des temps paléolithiques révélait ainsi les mutations des modes de vie et des symboles mettant en place un univers dominé par les valeurs de la virilité.

Des décennies durant, l'archéologue américaine Marija Gimbutas avait énergiquement soutenu l'idée que toutes les représentations féminines préhistoriques incarnaient la figure cosmogonique d'une grande déesse, créatrice du monde, symbolisant à la fois l'unité de la nature, la régénération vitale et le renouveau. (...) Pour Gimbutas, ce monde de la Déesse, régi par les femmes, paisible et heureux, disparut entre le 4^e et le 3^e millénaire avant notre ère, sous les coups d'envahisseurs incultes, de bergers nomades et de guerriers venus des steppes caucasiennes et asiatiques, parlant des langues -indo-européennes et instaurant des hiérarchies sociales marquées par la domination masculine.

Les thèses de Gimbutas connurent un grand succès à partir des années 1970. (...) Gimbutas eut le mérite d'ouvrir la voie à une archéologie des symboles, et de proposer une synthèse entre archéologie, histoire des religions, des mythologies et des traditions populaires. Cependant ses vues obsolètes sur les migrations et ses interprétations religieuses des figurines, son adhésion à des concepts fictifs tels que le matriarcat, ou le paradis perdu à refonder, furent fortement critiquées dans les milieux scientifiques.

A partir des années 1990, les spéculations des féministes radicales de la "deuxième vague" furent dépassées par une nouvelle génération de féministes : pour

soutenir leur combat, une archéologie du genre ne peut reposer sur un récit mythique étayant le pouvoir des femmes "aux origines" : elle doit bien plutôt viser à "trouver les femmes" sur les sites archéologiques, à mettre en lumière et à comprendre leurs véritables conditions sociales, fussent-elles défavorables.

Avec les transformations des modes de vie et de subsistance en lien avec l'agriculture et l'élevage, l'existence des femmes se resserre autour du foyer. Leur fécondité, que les Paléolithiques devaient et savaient limiter, se trouve désormais fortement sollicitée : avec la fin des grandes expéditions et cueillettes, la connaissance des plantes abortives ou contraceptives disparaît. L'espacement des naissances n'est plus nécessaire, ni souhaitable dans le cadre d'un mode de production où la propriété de la terre et le désir de transmettre ses biens d'une part, d'autre part la nécessité de multiplier les "bras" actifs dans la famille, suscitent la volonté d'une nombreuse progéniture. La durée de lactation est raccourcie, les nourrissons peuvent être nourris du lait des animaux domestiques et de bouillies de farines. Loin d'être un embarras, les enfants deviennent une richesse, une valeur.

L'ethnologue Claude Meillassoux, sans doute inspiré par Friedrich Engels, parle d'une véritable *exploitation* des femmes au Néolithique, au sens marxiste de l'extorsion de bénéfice de leur travail. (...) Les femmes sont vulnérables, à la fois dominées par les hommes extérieurs à leur groupe qui les raptent et par ceux de leur famille qui les protègent. (...) Ainsi les sociétés néolithiques, loin de constituer le monde bienveillant et la période harmonieuse que certains ont voulu imaginer, virent dans bien des cas se creuser la séparation et la hiérarchie entre activités masculines et féminines.

L'étude menée par Anne Augereau sur près de soixante cimetières du début du Néolithique d'Europe centrale, à l'époque du Rubané (à partir de 5600 avant notre ère), a permis d'interroger les rapports de genre dans les sociétés de cette période. L'étude paléogénétique des vestiges squelettiques féminins traduit les pratiques d'exogamie, mettant en lumière "le développement de la patrilocalité et d'une circulation des femmes".

Il existait donc dans ces sociétés néolithiques une hiérarchie sociale qui distinguait les individus respectés, à l'identité reconnue, et d'autres, essentiellement de sexe féminin, infériorisés, dont les analyses génétiques font la preuve de leur origine étrangère au groupe (par rapt ou esclavage), et qui figuraient au bas de l'échelle sociale. (...) Il faut penser la néolithisation comme un long processus dont la chronologie est différente selon les régions. Il s'agit d'un mouvement très lent, qui a commencé (...) en Anatolie.

Si l'Homme est rarement représenté dans l'art pariétal paléolithique, la figure humaine abonde dans l'art rupestre néolithique. Ainsi, l'art du Levant espagnol, aujourd'hui daté entre 10 000 et 6000 BP, déploie sur le versant méditerranéen de l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'à Grenade, sur des falaises rocheuses et des abris sous roche ouverts à la lumière du jour, des milliers de peintures figurant des épisodes de la vie quotidienne, mettant en scène des animaux (caprinés, cervidés, aurochs, chevaux, sangliers, carnivores) et des personnages.

Dans cet art narratif du Levant espagnol se lisent, bien différenciées, les attributions de rôles genrés. Les femmes, peu nombreuses, vêtues de robes et chargées de paniers, vaquent à la cueillette, à la récolte du miel, à la danse. Les représentations masculines mettent l'accent sur des dynamiques collectives : des groupes d'hommes, traités au trait monochrome, noir ou rouge, parfois comme "des petites figures filiformes", sont armés de haches, d'arcs et flèches, et souvent engagés dans des scènes violentes, de chasse, "d'affrontements entre bandes rivales", de guerre.

Au Mésolithique, entre 12 000 et 10 000 BP, sur de nombreux sites, les vestiges osseux portent les indices de blessures ou de traumatisme : des individus blessés ou tués par flèches ont été reconnus dans les nécropoles de la région des Portes de Fer, sur le Danube (19 blessés sur 57 sujets à Schela Cladovei). (...) Ces actes de violence se perpétuent au long du néolithique. Sur certains sites du Rubané d'Europe centrale, comme ceux de Talheim ou de Tefeneller en Allemagne, les vestiges osseux témoignent d'une violence exacerbée, à l'occasion de guerres entre populations, ou de conflits internes. Des sépultures expéditives, véritables charniers, donnent la preuve de meurtres individuels, de traitements féroces, de massacres. Les femmes semblent en être affectées de manière répétée. Sur une série de crânes provenant de sites néolithiques du Danemark et de Suède, datés entre environ 6000 et 2700 BP, de violentes blessures létales à la tête, faites à coups de hache, ont été mises en évidence, elles affectent en majorité des femmes.

Que les femmes soient vouées à des tâches pénibles et réduites à des rôles inférieurs n'empêche pas que l'intérêt pour la fécondité (de la terre, des femmes) ait pu susciter le culte d'idoles incarnant la féminité et protégeant la fertilité. L'abondance des figurines féminines traduit sans doute des cultes locaux, mais la vénération d'une "grande Déesse" qui se serait perpétuée au long des temps néolithiques est hautement improbable. Face aux mythes du matriarcat, la preuve est faite que la plupart de ces sociétés étaient généralement dominées par les hommes, même si cette domination pouvait connaître des fluctuations.

Chapitre 8

A l'âge du bronze : les fondements du patriarcat

La notion de patriarcat désigne un monde social fondé sur la domination masculine et les valeurs de la virilité, qui institutionnalise la supériorité des hommes sur les femmes et l'inscrit dans la loi, dans les pratiques et les symboles. Le patriarcat régule tous les aspects de la société, que ce soit l'exercice de la politique, la vie familiale, la religion, le droit, la justice, l'économie, l'éducation. Nous avancerons l'hypothèse que, prolongeant et renforçant les formes de la domination masculine déjà présentes dans les sociétés du Néolithique, le patriarcat s'est imposé à l'âge du bronze, à partir du 3^e millénaire, sous le double auspice de l'invention des métaux et de l'écriture.

IL apparaît (...) que l'émergence du patriarcat est bien plus ancienne. C'est en Mésopotamie, à partir du 3^e millénaire avant notre ère, qu'il s'impose dans les institutions et se renforce, réellement et symboliquement, dans la société et dans la famille. Le début de l'âge du bronze voit en effet l'émergence de communautés urbaines dans la région qui s'étend entre le Tigre et l'Euphrate, de l'Irak à la Syrie et au sud de la Turquie.

C'est le moment où naissent de véritables cités-Etats, à l'organisation sociale très codifiée, dont la ville d'Uruk apparaît comme l'un des pôles principaux. La religion joue un rôle central dans l'installation de la puissance patriarcale. Prêtres et rois occupent les positions de pouvoir. Dans ces cités-Etats, les monarques participent de la divinité. Les femmes appartenant à l'élite royale profitent du statut de leurs maris. La reine partage avec le roi le pouvoir, la richesse, et la proximité de la divinité. Certaines femmes à la cour de Sumer bénéficiaient sans doute de ces privilèges. Cependant, elles restaient subordonnées à leurs époux et tributaires de leur bon vouloir.

Cependant, ces cités-Etats mésopotamiennes du 3^e millénaire paraissent favorables aux femmes. Une divinité féminine, Inanna la "reine du ciel", déesse de la guerre, de l'amour et de la fertilité, vénérée à Sumer, est connue également des peuples akkadiens, babyloniens et assyriens sous le nom d'Ishtar. On évoque les noms de femmes (Puabi d'Ur et Kubaba de Kish) qui régnèrent à part entière pendant cette période - et de princesses, artistes et créatrices, comme Enheduana, fille du roi Sargon d'Akkad qui vécut entre 2300 et 2200 avant notre ère, et fut peut-être (mais cette attribution est discutée) l'auteur du premier roman écrit.

Dans toutes les couches sociales, les femmes mésopotamiennes jouissaient d'une certaine autonomie. Elles étaient scribes, prêtresses et médecins, ou encore artistes, danseuses et musiciennes. Artisanes, elles étaient orfèvres, bijoutières,

potières et tisserandes, elles tenaient des boulangeries, des brasseries, des tavernes, géraient des domaines et des fermes. Les épouses de commerçants trouvaient le moyen d'échapper à l'enfermement du foyer, de gagner de l'argent en faisant de l'artisanat textile et du commerce. Les tablettes d'argile inscrites de caractères cunéiformes nous livrent leurs correspondances avec leurs époux qui voyageaient au loin. Il était même juridiquement possible que, pour leur transmettre un héritage auquel, comme femmes, elles n'avaient pas droit, leur père leur accordât un statut d'hommes...

Mais la condition favorable des femmes décline avec le renforcement de la puissance guerrière à la fin du 3^e millénaire, au cours de la période akkadienne et à Ur 3. (...) Les divinités masculines, associées à la conquête militaire, prennent le pas sur les déesses ; et les cosmogonies, qui représentent les fondements religieux de ces Etats archaïques, subordonnent les divinités femelles aux dieux masculins.

Le Code d'Hammourabi, diffusé au milieu du 8^e siècle avant notre ère, révèle une législation qui pose les principes d'une organisation patriarcale, au niveau des institutions publiques et de la famille. C'est en effet avant tout dans la sphère familiale que s'accuse alors la dominance masculine. La loi limite les droits des femmes, considérées comme mineures, notamment en matière de propriété, de divorce ou d'héritage. Par le mariage, les femmes appartiennent à leurs époux, au même titre que les enfants et les esclaves. La femme a une fonction principalement domestique, elle est valorisée pour sa fécondité, responsable de l'éducation des enfants et de la gestion du foyer, mais en dehors de la sphère familiale, elle possède peu de droits.

C'est (...) dans ce creuset que se sont fondées les trois grandes religions monothéistes : le judaïsme, le christianisme et l'islam s'enracinent et se développent dans un contexte fortement patriarcal, dans l'aire géographique qui va de la Méditerranée orientale au golfe arabo-persique.

Certaines traditions font remonter l'origine du peuple hébreu à Sumer, puissant état de la Mésopotamie au 3^e millénaire, et le récit biblique de l'Ancien testament paraît emprunter des épisodes à la mythologie babylonienne : ainsi, l'évènement d'un Déluge dévastateur, châtiment imposé par la divinité, dont ne sont sauvés que quelques élus et les animaux préservés dans une arche. Abraham, le père fondateur revendiqué par les trois religions du Livre, naît à Ur, en Chaldée. Selon l'Ancien testament, "les trois Patriarches" Abraham, Isaac et Jacob sont les fondateurs d'un peuple qui a conclu une alliance avec Dieu. Au cours de son histoire, il trouvera dans ses prophètes, parmi lesquels, au premier chef, Moïse, des maîtres qui le guideront vers la connaissance de la loi divine et vers la liberté.

Dans le judaïsme, les responsabilités et les rôles principaux sont masculins, notamment en ce qui concerne les rites religieux et la vie communautaire. Le judaïsme des origines est patriarcal et le reste fortement dans ses formes orthodoxes. L'homme domine la famille et sa femme lui doit obéissance. Certains textes bibliques (Deutéronome 22:23-24) préconisent la lapidation de la femme adultère.

Les femmes, marquées par l'impureté, sont exclues de la liturgie, vouées aux fonctions subalternes. La séparation entre les sexes est de rigueur dans les lieux de culte, et les femmes n'ont pas accès à la lecture du livre sacré. Dans leur prière du matin, les hommes remercient Dieu de "ne pas les avoir faits femmes", tandis que les femmes lui sont reconnaissantes de les avoir "faits selon sa volonté"... Pourtant, la transmission de l'identité juive est matriarcale.

Sans doute peut-on insister sur le fait que, dans le judaïsme, tout un corpus de lois religieuses protège le droit des femmes, concernant l'acte de mariage, l'interdiction de la polygamie, le consentement de la femme dans le divorce, ou encore l'interdiction des relations sexuelles entre époux contre la volonté de la femme. Aujourd'hui, parmi les obédiences du judaïsme, certaines, s'émancipant de la rigueur patriarcale de l'orthodoxie, donnent une place aux femmes, et leur permettent en particulier d'accéder au rabbinat.

Le christianisme hérite des sources bibliques du judaïsme, et fonde une partie de ses dogmes sur une relecture de l'Ancien testament. On sait qu'au Dieu jaloux et vengeur des textes fondamentaux du judaïsme, se substitue le Dieu chrétien qui annonce une nouvelle vision du religieux et de l'humanité. Jésus, "fils de Dieu", est le messie porteur d'un message d'amour, d'attention au prochain, et d'une nouvelle Alliance, destinée non seulement au peuple élu, mais à l'ensemble de l'humanité.

Pour le dogme chrétien, tel qu'il est établi à partir des Evangiles par les différents conciles qui ont précisé et fixé les croyances, Dieu est masculin, la Trinité est virile. Le Christ, fils de Dieu, a choisi pour apôtres douze hommes pour propager son message et bâtir son église, à l'exclusion des femmes. Dans les Evangiles, le rôle de la femme est réduit à celui de mère. Si la figure de la Vierge Marie est invoquée pour rendre compte de la naissance miraculeuse du fils de Dieu, elle s'efface après la naissance de Jésus. Elle conserve néanmoins une place dans le culte au service de l'union des croyants avec son fils, et intercède pour les hommes auprès de Dieu.

Le mariage chrétien institue l'homme comme maître de sa femme et de ses enfants : il est chargé de les protéger - en retour, soumission et obéissance sont de règle pour les femmes. "Femmes, soyez soumises à vos maris, comme au Seigneur"... (Ephésiens 5:22-24). La Création, puis le péché originel instaurent dès les

commencements une hiérarchie entre hommes dominants et femmes soumises et subordonnées. La méfiance à l'égard du plaisir (et singulièrement du plaisir sexuel) fonde un code des valeurs qui voue les prêtres et les serviteurs de Dieu à l'abstinence, et une défiance vis-à-vis des femmes, associées à la tentation et au péché : "Il y a une Eve à craindre en toute femme", énonce saint Augustin.

Une longue tradition fait d'elle une tentatrice, voire un être démoniaque, habité par le diable, à la sexualité insatiable. "Dans une religion où la chair est maudite, la femme apparaît comme la redoutable tentation du démon, et l'idéologie chrétienne n'a pas peu contribué à l'oppression de la femme", écrivait Simone de Beauvoir. Les premiers chrétiens préconisaient de lapider les femmes infidèles à mort, et les procès médiévaux en sorcellerie ont poussé à son paroxysme cette abomination de tout ce que représente la femme.

"Elle sera néanmoins sauvée en devenant mère, si elle persévère avec modestie dans la foi, dans la charité, et dans la sainteté" (Timothée 2:15). d'où l'insistance sur la maternité, la procréation de nombreux enfants et l'inflexibilité des autorités ecclésiastiques sur les interdictions touchant à la contraception et à l'avortement.

"Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler ; mais qu'elles soient soumises, selon ce que dit aussi la loi", écrit Paul dans l'Épître aux Corinthiens. (...) De même dans les religions protestantes, les femmes furent longtemps exclues du sacerdoce et il fallut attendre les années 1920 pour que soient nommées les premières femmes pasteures.

Le texte sacré du Coran est donné pour la transcription de la parole directe de Dieu qui fut révélée à son prophète, Mahomet, au 7^e siècle de l'ère chrétienne : s'il emprunte certains éléments à l'Ancien testament, s'il reconnaît Abraham comme un fondateur et Jésus comme un prophète (sans voir en lui le fils de Dieu), le texte sacré de l'islam définit les attitudes de l'homme pieux, lui commande croyance, prière, charité, jeûne, pèlerinage, et lui assigne responsabilités et pouvoirs dans la société et la famille. la femme quant à elle est soumise à son autorité toute-puissante : sa place est dans la famille, elle y est vouée au foyer et à la maternité. dans le droit musulman, le mariage est défini comme un acte de propriété, par lequel l'homme "achète" la femme pour sa propre jouissance.

La femme ne reçoit qu'une fraction de l'héritage, elle n'a pas droit au divorce, peut être répudiée selon le bon vouloir de l'époux, et lapidée à mort en cas d'infidélité. Un virilisme exacerbé hante les figures du masculin portées par l'islam. (...) Que l'on songe au rituel de la "nuit de noces" qui conduit, à l'occasion du mariage, la démonstration de la virginité de l'épouse et de la virilité de l'époux par l'exhibition

publique du drap ensanglanté. Que l'on pense à l'obligation du port du voile (hijab) qui contraindre les femmes à dissimuler leur corps et leur visage, à l'abri de la concupiscence des hommes - pour ne se livrer qu'à leur époux ; et à la représentation du Paradis comme un monde habité de jeunes vierges livrées au plaisir sans cesse renouvelé de l'homme valeureux, comme si, dans un monde idéal, les femmes n'étaient faites que pour être asservies, consommées, et les hommes pour jouir d'elles sans limite.

Il faut considérer, souligne Nadia Tazi, un balancement entre la "virilité aristocratique" préislamique des bédouins nomades du désert et les valeurs machistes portées par les mœurs urbaines des hommes musulmans. (...) En certaines de ses pages, le Coran serait plus ouvert et favorable à l'égard des femmes que ce qu'en ont fait certaines traditions du droit islamique. Ainsi voit-on se profiler un nouveau "paradigme", qui vise, non à gloser éternellement sur "le problème de la femme dans l'islam", mais à élever le débat pour tenter de prendre des distances avec le patriarcat, en finir avec "la réclusion millénaire des femmes" et ouvrir la pensée de l'islam à une éthique humaine capable d'affirmer l'exigence de valeurs universelles de justice et d'égalité.

Il y a plus de 5000 ans, le patriarcat s'est imposé dans les sociétés mésopotamiennes comme une structure institutionnalisée incluant l'esclavage des femmes, la prostitution, la régulation par les hommes de la sexualité féminine, et jusqu'à la polygamie, la claustration et le féminicide. Les religions du Livre, nées dans ce contexte, prolongent et accentuent cette idéologie et perpétuent ces cadres dans les sociétés historiques. dans la longue durée des temps et dans la grande diversité des civilisations, la condition des femmes reste à penser sur ce fond de domination patriarcale. Les cadres de cette sujétion se sont imposés et se perpétuent dans les règles qu'ils imposent au comportement social, dans l'idéologie et les symboles, mais aussi par leur intériorisation dans l'esprit des femmes et dans leurs comportements.

" le système du patriarcat ne peut fonctionner qu'avec la coopération des femmes", écrit Gerda Lerner.

Cette coopération est assurée par de nombreux moyens : par l'endoctrinement de genre ; par la privation d'éducation ; par le fait de diviser les femmes en "respectables" ou "déviantes" selon leurs pratiques sexuelles ; par la contrainte et par la coercition pure et simple ; par la discrimination dans l'accès aux ressources économiques et aux pouvoirs politiques ; et en accordant des privilèges de classe aux femmes qui se conforment.

Chapitre 9

Qu'est-ce qu'un père ?

On ne peut évidemment prêter aux sociétés traditionnelles une connaissance adéquate des mécanismes de la fécondation et de la reproduction. dans nos cultures, c'est depuis moins de deux siècles que ces processus sont compris scientifiquement. (...) Il est probable que les humains ont eu très tôt conscience que les deux partenaires jouent un rôle dans la procréation. D'une part, l'observation des rythmes de la nubilité, des cycles menstruels, de l'échange sexuel, a pu conduire à la conscience d'un lien entre l'acte sexuel, la gestation et l'enfantement. D'autre part, la ressemblance entre père et enfant a dû être perçue de manière répétée et évidente.

A côté, ou indépendamment du rôle supposé dans la procréation, la paternité est avant tout un exercice et un rôle social.

L'anthropologue polonais Bronislaw Malinowski insistait sur le fait que les sociétés "primitives" qu'il avait pu étudier - particulièrement les habitants des îles Trobriand en Mélanésie, ignoraient tout des mécanismes réels de la reproduction, et n'avaient aucune notion des relations de causalité entre rapports sexuels et procréation. Cependant, dans ces sociétés matrilineaires (où la lignée et les biens sont transmis par les femmes), la fonction de père ou plutôt les rôles paternels étaient multiples, distribués entre plusieurs personnes : d'un côté le frère de la mère (l'oncle paternel), qui se charge des responsabilités maternelles, et de l'autre le mari de la mère, qui entretient un rapport tendre et ludique avec les enfants.

Les analyses de la paternité chez Malinowski portaient une critique directe des thèses freudiennes, et notamment de l'universalité du "complexe d'Œdipe". Celui-ci consiste, selon la théorie freudienne, dans le désir, pour le jeune enfant, d'entretenir un rapport amoureux avec le parent de sexe opposé considéré comme rival. (...) Et si la thèse de Freud se référait essentiellement à la famille bourgeoise et patriarcale de son temps ? Avec le complexe d'Œdipe, il n'aurait jamais découvert qu'une "névrose viennoise".

Comme le montrent les analyses des anthropologues, les rôles et les pratiques de la paternité dans toute la diversité des sociétés humaines ne peuvent être pensés selon un patron unique : ils sont enracinés dans les contextes sociaux, culturels, spirituels de chaque société. (...) Dans nos cultures occidentales, on a vu, lors des bouleversements de 1968, se fissurer les valeurs traditionnelles qui soutenaient le pouvoir paternel, et se transformer profondément les cadres de la famille, qui jusque-là semblaient solides et universels.

Les valeurs occidentales de la paternité ont été définies sur la base du droit romain. A Rome, le *pater familias* exerçait un pouvoir autocratique, illimité et perpétuel sur toutes les personnes et les choses de sa famille. Cette autorité concernait la transmission des biens, du nom et des valeurs familiales. Ni l'Etat ni la religion n'intervenaient dans les affaires familiales, entièrement soumises à l'autorité paternelle... Le *pater familias* exerçait un pouvoir de vie et de mort sur ses fils à leur naissance :

il dispose du droit absolu de leur laisser la vie ou de les destiner à la mort *vitae nicipue potestas*, une mort qui ne doit pas faire couler de sang, une mort par étouffement, par strangulation, ou une mort par la faim, le manque de nourriture. Il peut aussi, s'il a rejeté l'enfant, le donner à des esclaves ou l'exposer aux chiens.

La législation romaine a profondément influencé la représentation chrétienne et moderne du père de famille. En 1804, le Code napoléon instituait en France un cadre juridique consolidant les rôles traditionnels de genre sur le modèle du droit romain, limitant la liberté et les droits des femmes dans de nombreux domaines. Toujours considérées comme mineures, celles-ci passaient de la dépendance d'un père à celle d'un mari.

La prise de conscience de ces injustices a joué, dans les mouvements féministes depuis le 19^e siècle, le rôle d'un puissant moteur pour les libérer de ces contraintes, animant leurs révoltes et leurs luttes, pour redéfinir les rôles genrés et l'exercice de la parentalité au sein de la famille. Les transformations de ces cadres sont, en partie au moins, le fruit de ces contestations.

Le terme indifférencié de "parentalité" traduit de profondes évolutions : avec l'apparition de nouvelles configurations familiales et le rapprochement des droits des pères et des mères, l'ordre social et familial patriarcal a subi des mutations considérables. (...) Aujourd'hui, sur le plan juridique, les cadres qui définissent la "puissance paternelle" sont devenus pour l'essentiel obsolètes.

L'autonomie économique conquise par les femmes, le renouvellement des formes du couple, la multiplication des divorces et des naissances hors mariage, la contraception et les modes de procréation médicalement assistée, ont profondément modifié l'institution de la famille. De nouvelles formes de parentalité apparaissent, qui dissocient la fonction de parent de la personne du géniteur. Ainsi, dans les familles recomposées, se développent entre parents et enfants de nouveaux types de relations, formant un cadre, différent de la famille traditionnelle, qui reste pour l'essentiel à inventer - parfois non sans difficultés.

Avec la légalisation du mariage homosexuel apparaissent d'autres formes familiales qui ouvrent (en fait, sinon en droit) sur des modes de parentalité inédits : l'enfant (en général né par GPA) adopté par un couple homosexuel est élevé hors des cadres hétérosexuels traditionnels, et des schèmes classiques de la parenté. Il faut aussi évoquer la multiplication des familles monoparentales, et le recours à des pratiques qui permettent la conception d'un enfant sans géniteurs identifiés : le don anonyme du sperme (ou d'ovule) aboutit à créer pour l'enfant un cadre familial d'où est exclue toute possibilité d'identifier le ou les parents biologiques.

"Paradoxalement, les transformations actuelles de la famille nous rapprochent plutôt de modèles fort anciens de la parenté, où le couple n'était pas forcément le tout dans la famille, où l'on pouvait avoir de nombreux pères et mères", remarque Maurice Godelier.

De fait, on voit les "nouveaux pères" contribuer aux tâches ménagères, prendre un "congé parentale" et assumer des responsabilités quotidiennes à l'égard des enfants (soins, temps libre après l'école, repas, jeux, coucher, etc.) jusque-là dévolues aux mères. (...p) S'ensuit-il une réelle et profonde mutation de l'attitude des "hommes au foyer" ? Ou seulement quelques faux-semblants qui se cantonnent aux apparences tandis que les femmes continuent d'assumer l'essentiel des tâches liées aux enfants, et des responsabilités domestiques ?

Cependant, la réaction ne s'est pas fait attendre. Les mouvements "masculinistes", s'élevant contre ce qui apparaît aux yeux de certains comme le danger d'une féminisation de la société, source de tous les maux, se font fort de défendre les valeurs de la virilité. (...) Pour les femmes, la vigilance quant aux acquis récents s'impose.

Dans quelques décennies, il sera possible d'engendrer complètement un enfant en dehors de l'utérus maternel. Cela signifiera-t-il pour les femmes une libération totale, et la possibilité de conquérir enfin une véritable égalité avec les hommes ? ou bien une dépossession de ce qui, au moins aux yeux de certains, définit l'identité féminine et le pouvoir féminin : la maternité ?

"Le jour où il sera possible à la femme d'aimer dans sa force, non dans sa faiblesse, non pour se fuir, mais pour se trouver, non pour se démettre, mais pour s'affirmer, alors l'amour deviendra pour elle, comme pour l'homme, source de vie et non mortel danger", écrivait Simone de Beauvoir.

Conclusion

Ce qui ressort des analyses menées dans ce livre, c'est que la domination masculine n'est pas une essence immuable. Elle est changeante selon les contextes environnementaux, sociaux, culturels, économiques et politiques.

Le mode production agro-pastoral confine les femmes à la sphère domestique, à une division du travail qui a pour conséquence une exploitation et un contrôle accru des femmes par les hommes : des pratiques qui perdurent longtemps dans les sociétés paysannes occidentales, et qui se perpétuent aujourd'hui dans certaines régions du monde.

La domination a connu des variations réelles et symboliques aux différentes périodes de la Préhistoire. Que les femmes aient eu accès aux pratiques de subsistance, aux techniques, à l'art, et aux décisions du groupe dans certaines de ces sociétés, ne signifie pas qu'elles y aient dominé. Que la maternité ait pu être célébrée, valorisée, ne signifie pas qu'en tant que personnes les femmes jouissaient de traitements favorables.

Si, comme nous l'avons montré, la domination masculine est variable et réversible, nous pouvons tirer de ces analyses des enseignements visant à la défaire. En premier lieu, en luttant contre l'isolement et la perte des alliances ; il appartient aux femmes de s'unir, de marcher ensemble dans leurs combats contre les inégalités et les mauvais traitements.

Depuis près de deux siècles, les mouvements féministes ont ouvert la voie, et les acquis de ces luttes quant au statut des femmes face au travail, aux droits politique et - sociaux et à l'éducation, sont majeurs. Le deuxième point concerne la sexualité, la procréation, et la maîtrise de la reproduction. Celle-ci fut au centre des luttes féminines et féministes du 20^e siècle, et a ouvert, à bien des égards, sur une véritable libération. D'autres étapes sont sans doute à venir. Enfin, le troisième type de combat est politique, il vise les contraintes exercées au niveau des Etats et de leurs institutions, soutenues par les idéologies et les religions. Un combat de longue haleine, dont de nombreux aspects ont été engagés.